



Les dicts du druide Cadoc

LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses intérêts avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui. La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet eBook est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle. Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayants droit. Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat : vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001

<http://www.arbredor.com>

Tous droits réservés pour tous pays

LES DICTS DU DRUIDE CADOC

Présenté par Philippe Camby

CADOC, LE DRUIDE

à Jean-Marie

Une érudition toute de propagande a fait de Cadoc un prêtre, peut-être un moine, et certainement un saint.

Nous y voyons un barde, un druide certainement. Favorable au christianisme ? C'est possible. Converti ? Pas nécessairement.

Que des copistes bien intentionnés aient entrepris, avec plus ou moins d'habileté, de *convertir* ses propos nous paraît une hypothèse plus raisonnable. Mais, si habiles soient les copistes, certaines lacunes les trahissent.

Que penser, en effet, d'un converti au christianisme dont pas un seul propos n'évoque le Christ, le Père ou le Saint-Esprit ?

C'est étonnant.

Étonnant aussi le phénomène qui veut que, sur les quelque seize fois où le mot dieu apparaît dans les textes conservés, une part non insignifiante de ces mentions (13/16) intervienne à la fin des séries, à l'endroit où il était le plus facile de l'ajouter.

Si évident est le travail du copiste indélicat que

chacun peut rectifier son jeu. Remplaçons *dieu* par *les dieux* dans le vingt et unième adage, les *Meilleures choses* : « La meilleure protection, c'est celle des dieux. » L'adage rejoint alors l'entier corpus de la sagesse païenne.

Dans *Les dicts de la corneille*, si vous lisez : « Les dieux suffisent à l'homme heureux », en lieu et place de « Dieu suffit, etc. », vous retrouvez une sagesse attestée chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains. Pythagore, Empédocle, Parménide et Platon souscrivent à cette pensée. Et bien souvent le singulier personnalisé (Θεός, le dieu) leur paraissait, quand ils ne parlaient pas en public, préférable au pluriel pour exprimer leur pensée.

La quinzième triade qui nous est proposée ici dispose que : « Trois choses atteignent l'homme à l'improviste : le sommeil, la vieillesse et le *péché*. »

Admettons, faute d'arguments philologiques probants, que ce soit un jeu que d'expurger le texte de toute notion supposée chrétienne.

Remplaçons, au hasard, *péché* par *mort*. Le texte devient alors : « Trois choses atteignent l'homme à l'improviste : le sommeil, la vieillesse et la mort. »

Le hasard fait bien les choses.

Comme en n'y touchant pas, nous établissons ou rétablissons une suite logique d'une cohérence autrement forte que celle du texte conservé. Et quand un jeu restitue à une phrase un sens qui prend la force

d'une évidence, c'est qu'il a plus de valeur qu'un simple jeu.

On peut s'en faire une ascèse et une véritable école.



Si amusant, si riche d'enseignement soit-il, un jeu n'est pas une preuve. Cependant, si nous contestons l'appartenance de ce texte, dès son origine, à l'univers chrétien, c'est qu'une profonde antinomie existe entre la sagesse de Cadoc et celle de *L'Écclésiaste*.

En quoi consiste, chez Cadoc, la dignité d'un homme ? Dans la solidité de son caractère, sa force d'âme, dans son « pouvoir d'endurer fortement ».

« Le courageux dompte toute circonstance. »

La valorisation de l'intelligence, de l'instruction, de la transmission du savoir est sans ambiguïté chez lui : « Il n'y a de possession que le savoir. » ; « Trois belles choses de la campagne : la grange, la forge et l'école. » ; « Il n'y a de sage que celui qui instruit l'ignorant. »

L'Écclésiaste, au contraire, méprise la sagesse et la science parce qu'elles accroissent la douleur de son auteur : « Mon esprit a beaucoup étudié la sagesse et la science et j'ai appliqué mon esprit au discernement de la sagesse de la folie et de la sottise, mais j'ai constaté que cela aussi est poursuite de vent. Car en

augmentant la sagesse, on augmente le chagrin et qui accroît sa science accroît sa douleur (I, 16-18)¹. »

Pas un verset de *L'Écclésiaste* d'où n'exsude une sombre tristesse, une amertume extrême, la douleur et l'irritation : « A la destinée du sot la mienne sera pareille. Alors, à quoi bon toute ma sagesse ? (II, 15) »

Pour dire la vérité, l'auteur de *L'Écclésiaste*, est exécration d'envie : « M'est odieux tout le travail que j'ai produit sous le soleil, parce que je dois le laisser à celui qui va venir après moi (...). C'est lui qui disposera de tout le fruit des travaux où j'ai mis labeur et sagesse sous le soleil (II, 18-19). »

« Et je me suis senti le cœur plein de dégoût pour tout le labeur que j'ai supporté sous le soleil ; car qu'un homme besogne avec sagesse, science et succès pour laisser le fruit de son labeur à qui n'y a point collaboré, voilà bien un grand malheur (II, 20-21). »



Cadoc enfin est totalement indemne du fanatisme oriental qui fait de la femme le pire des maux. La femme peut être bonne ou mauvaise, c'est selon. Bavarde, elle s'attire des ennuis. L'homme qui ne sait pas tenir un secret aussi. Tout s'oppose, chez Cadoc à la démesure de *L'Écclésiaste* : « J'ai trouvé que la femme est chose plus amère que la mort, parce qu'elle

¹ Traduction de l'abbaye de Maredsous, Braine-le-Comte, 1950.

est un piège et que son cœur est un filet et ses mains des liens. Celui qui est agréable à Dieu lui échappe, mais le pécheur y sera pris (VII, 26). »



Parfois on présente Cadoc comme un simple chevalier, fils de Gwynlliw, soldat, seigneur de Gwynllwg en Glamorgan. D'autres traditions en font un savant religieux, fondateur des écoles de Caerlleon-sur-Wysg, de Llancarfan (dont il aurait été l'abbé) et de Llanilltud Fawr. Il incarne tantôt l'un des trois sages, tantôt l'un des trois poètes, tantôt l'un des trois juges du grand conseil d'Arthur.

Arthur apparaît en effet, à deux reprises dans *La vie de Saint Cadoc* telle que l'a rédigée Llefris de Llancarfan. Une première fois, il convoite la mère de Cadoc ; une autre fois, il réclame une compensation démesurée pour la perte de l'un de ses guerriers et le juge-druide-poète-sorcier transforme en touffes de bruyères le bétail convoité.

Faut-il admettre une pluralité de Cadoc : un prêtre totalement dévoué à son Église, un barde, un abbé, un juge du grand conseil d'Arthur, un druide ?

En méditant ses dicts, le lecteur fera son opinion.

PHILIPPE CAMBY

LES DICTS DU DRUIDE CADOC

Les Dicts de la Corneille

—
(CXI)

Une corneille², cherchant sa nourriture,
Chanta ce dicton dans une vallée :
La science n'est science qu'à celui qui la suit.
Une corneille chanta ainsi sur un chêne,
Planté prêt de l'union de deux fleuves :
L'intelligence surpasse la force.
Une corneille chanta ainsi sur une colline,
Pendant une heure tranquille :
Dieu suffit à l'homme heureux.
Une corneille chanta ainsi du haut rameau d'un
chêne,
Où tous les oiseaux l'entendaient :
On ne sonne pas la cloche aux sourds.
Une corneille chanta ainsi, à l'aube du jour,
À ceux qui s'interrogeaient sur sa repentance :
Le sage ne s'occupe pas de ce qui ne lui importe pas.
Une corneille chanta ainsi sur un rivage,
À ceux qui ne savaient pas tirer parti de leur situa-
tion :

² « Considéré comme messenger des ténèbres (Bran) mais aussi de la lumière (Lug), le corbeau était possesseur de sagesse et de connaissance divine... » Robert-Jacques Thibaud, *Dictionnaire de mythologie et de symbolique celte*, Dervy, 1995.

Il n'y a de possession que le savoir.
Une corneille chanta ainsi dans une solitude,
Et on entendait de loin son discours :
Le courageux dompte toute circonstance.
Une corneille chanta ainsi dans un bocage,
Où des orgueilleux se disputaient :
À la mort tous les hommes se trouvent égaux.
Une corneille chanta ainsi de la branche d'un arbre,
S'adressant à tous les oiseaux des bois :
Le sage se voue à son créateur.
Une corneille chanta ainsi dans une retraite,
Où elle trouva des gens qui faisaient une orgie :
Il n'y a pas de danger plus grand qu'une mauvaise
compagnie.
Une corneille chanta ainsi de la branche d'un frêne,
À des oiseaux avarés :
Pauvre est celui qui n'a jamais assez.
Une corneille chanta ainsi, dans un désert,
À sa camarade de voyage :
Le bonheur c'est le contentement, sans avoir rien à
espérer de plus.
Une corneille chanta ainsi sagement
À des gens qui ne marchaient pas avec intelligence :
Un festin n'est pas un festin aux dépens de la part
d'autrui.
Une corneille chanta ainsi à son petit,
Pour qu'ils vécussent ensemble :
Chaque être aime son semblable.
Une corneille chanta ainsi avec sagesse
À des gens qu'elle trouva insensibles à la persuasion :
Tenir la chandelle à l'aveugle est une chose inutile.

Le cercle du monde et de la vie

—
(XCIII)

La pauvreté cause des efforts.
Les efforts causent le succès.
Le succès cause la richesse.
La richesse cause l'orgueil.
L'orgueil cause des querelles.
Les querelles causent la guerre.
La guerre cause la pauvreté.
La pauvreté cause la paix.
La paix de la pauvreté cause des efforts.
Les efforts se tournent dans le même cercle qu'auparavant.

Triades

—
(CLXXVII)

Trois travaux mondains dont l'honneur surpasse celui
de tous les autres : cultiver bien le patrimoine, plaider bien le procès, et donner aux
enfants une éducation libérale.

Il n'y a que l'heureux ou le sage qui peuvent se garder
de ces trois choses : l'impudicité, l'ivrognerie et la vanité.

Trois hommes auxquels il est juste de donner à manger : le voyageur, le religieux, l'ouvrier.

Trois ennemis plus grands que l'homme : le feu, l'eau et le seigneur.

Trois joies de l'heureux : l'abstinence, la paix et la fermeté.

Trois joies des méchants : la gourmandise, le combat et l'inconstance.

Trois bénédictions préservent l'homme de la faim et du dénuement : celle de son père spirituel, celle de son seigneur légitime, et celle d'un poète érudit.

Trois bénédictions surpassent toutes les autres : celle du père et de la mère, celle du malade et du blessé, et celle de l'homme affligé.

Trois choses avancent l'homme : une femme chaste et industrieuse, un maître industriel et adroit, et la solidité du caractère.

Trois choses abaissent l'homme : la terre infertile, une mauvaise femme, et un mauvais propriétaire.

Trois guerres au milieu de la paix : une mauvaise femme, une terre infertile, et un mauvais seigneur.

On a trois moyens pour gagner de la nourriture : la chasse, la culture de la terre et le commerce.

Trois principautés de l'heureux : celle d'être bien

servi, celle d'une bonne nature, et celle de bien garder les secrets ; ces choses ne sont le partage que de l'homme religieux ou bien élevé.

Trois choses dévorent le monde : le roi, l'océan et la cité.

Trois choses atteignent l'homme à l'improviste : le sommeil, la vieillesse, et le péché.

Trois choses douces en ce monde : posséder, prospérer et pêcher.

Trois puissances du monde : le seigneur, le héros et celui qui ne possède rien.

Trois choses dont on ne peut se passer, bien qu'elles causent beaucoup de mal : le feu, l'eau et le roi.

Trois martyres qui ne tuent personne : la libéralité du pauvre, la chasteté d'un jeune homme et le soutien suffisant sans richesse.

Trois choses qu'il est difficile d'aimer : un lévrier lent, un poète lourd et une femme laide.

Trois êtres envers lesquels on doit être miséricordieux : l'étranger, la veuve et l'orphelin.

Trois choses pour lesquelles on doit rendre grâce à cause de la facilité qu'il y a à s'en acquitter : l'invitation, le cadeau et l'avertissement.

Trois choses font persévérer l'homme longtemps

dans sa méchanceté : la malice, la mauvaise nature et la gourmandise.

Trois choses soutiennent le bonheur de l'homme : les bonnes qualités, la bienveillance et la longanimité.

Trois choses facilitent le voyage : la prière, le dîner et le bon camarade.

Trois obstacles du voyage : de grands cris, le mauvais temps et le combat.

Trois choses causent le bonheur de leur possesseur : le pouvoir de se soutenir, des disputations raisonnables et le pouvoir d'endurer fortement.

Trois belles choses de l'homme : le savoir, les belles qualités et la douceur.

Trois choses haïssables dans l'homme : l'ignorance, les mauvaises qualités et la haine.

Trois choses essentielles du savoir : un cœur pour penser, une langue pour exprimer, et une mémoire comme une cavité pour garder.

Trois oiseaux du même nid : celui qui bride sa langue, un poète distingué et la confession divine.

Trois choses accomplissent leur parole fidèlement : la mort, la vengeance de dieu et la pénitence.

Trois choses qui ne souffrent pas qu'on se moque d'elles : la santé, la prospérité et l'âge.

On ne gagne pas de sainteté où se trouvent ces trois choses : l'orgie, l'orgueil et la convoitise.

Trois signes de la sainteté : l'amour parfait, l'obéissance digne d'homme et le silence aimable.

Trois signes du voleur : la langue interrogative, l'œil scrutateur et le visage craintif.

Trois choses marquent l'homme honnête : les lèvres silencieuses, les yeux calmes et le visage sans peur.

Trois choses essentielles pour faire tout : le savoir, la force et la volonté.

Trois choses suivent l'heureux : l'amour, la paix et la joie.

Trois choses suivent les méchants : la haine, la résistance et la tristesse.

Trois choses haïes de dieu et des hommes : l'apparence féroce, la langue trompeuse et l'habileté dans le mal.

Trois choses qu'on ne doit pas faire à la hâte : la guerre, le grand festin et le procès.

Trois signes du sage : l'amour de son logis, ses efforts et sa patience.

Trois choses dont on ne devrait pas se mêler : un chien étranger, une inondation subite et l'homme qui se considère sage.

Il y a trois beautés dans la campagne : la grange, la forge et l'école.

Trois choses dont la possession vaut mieux que la privation, quelque mauvaises qu'elles soient :
un prêtre, un roi et une femme.

Trois malheurs du cultivateur : le serviteur paresseux,
la semence dégénérée et la terre trop exposée.

Trois choses désagréables : la maison sans femme, le
garde-manger sans aliments et le corps sans santé.

Trois qualités de l'homme plaisent à dieu : la justice,
la miséricorde et l'obéissance.

Taliésin et Cadoc

—

(CLXXV)

« Je veux te connaître mieux ; dis-moi quel genre d'homme es-tu ? » dit Taliésin à Cadoc, et Cadoc lui répondit : « Tu dois le savoir mieux que moi, parce que tu entends derrière mon dos dire de moi ce qui n'est jamais parvenu à mes oreilles ; c'est le pays qui peut juger le mieux, car ni moi, ni personne d'autre ne peut savoir toute la vérité sur ce qui le concerne. »

Conseils que Cadoc donna à son élève Taliésin, chef des poètes, avec sa bénédiction

—
(CXVIII)

Avant de parler, considère : premièrement ce que tu dis ; secondement pourquoi tu le dis ; troisièmement à qui tu le dis ; quatrièmement de qui tu le dis ; cinquièmement ce qui résultera de ce que tu dis ; sixièmement quel bien proviendra de ce que tu dis ; septièmement qui écoute ce que tu dis.

Mets tes paroles sur le bout de ton doigt avant de les dire, et tourne-les de ces sept manières avant de les exprimer, et alors aucun mal ne viendra jamais de tes paroles³.

Des forces

—
(XV)

La force du renard est dans sa ruse ; celle du chien dans ses dents ; celle du renne dans son bois ; celle du bélier dans sa tête ; celle du serpent dans sa queue ; celle du poisson dans ses branchies ; celle de l'aigle dans son bec ; celle de l'ours dans ses bras ; celle du taureau dans sa poitrine ; celle du cochon dans son aine ; celle du cheval dans son sabot ; celle du pigeon

³ Pythagore : « Ne parle et n'agis point sans avoir réfléchi. »

dans ses ailes ; celle de la chatte dans ses griffes ; celle du singe dans sa patte ; celle du corbeau dans sa narine ; celle de la mouche dans sa vitesse ; celle de l'avare dans son artifice ; celle de la carcasse dans son odeur puante ; celle d'une femme dans sa langue.

Autres forces

—
(XVI)

La force du gourmand est dans sa dent ; celle du musicien dans son doigt ; celle de l'ivrogne dans son absorption ; celle de l'ignoble dans sa vantardise ; celle de l'insensé dans son rire ; celle du menteur dans son effronterie ; celle de l'Anglais dans sa ruse ; celle de l'Irlandais dans sa menterie ; celle de l'étranger dans son obéissance ; celle du Gallois dans sa prudence.

Autres forces

—
(XIX)

La force du lâche est dans son pied ; celle du brave dans son courage ; celle du vieillard dans son conseil ; celle du faible dans son obéissance ; celle du fort dans sa miséricorde.

Des choses haïes de Cadoc

—
(XI)

Les choses haïes de Cadoc, les voici clairement exprimées : l'homme qui n'aime pas la patrie qui le nourrit ; un soldat vaincu qui ne cherche pas la paix ; un juge sans miséricorde ; un poète silencieux ; un chef de clan imprévoyant ; un avocat inintelligent ; un peuple sans loi qui dévaste et dépouille ; l'encouragement des vices et le découragement de la science ; l'opposition et la contestation entre compatriotes ; un juge avare ; un poète qui combat ; une place de marché sans arbres ; une nation sans religion ; un ambassadeur infidèle ; un avare insatiable ; une maison sans habitant ; une terre sans cultivateur ; des champs sans grains ; un cortège sans ordre ; soutenir l'oppression ; empêcher la vérité ; le mépris des pères et des mères ; une contestation entre parents ; un pays sans fonctionnaires ; une école d'un accès difficile ; une méthode sans clarté ; un chemin incertain ; une famille sans vertu ; les disputes obliques ; les embûches et les trahisons ; la fraude sur le trône ; un discours sans réflexion ; une allusion obscure ; un homme sans métier ; une milice sans liberté ; une attaque sans préméditation ; un être sans principes ; un faux témoin dans un procès ; un jugement sans bienveillance ; mépriser les sages ; honorer les avarés ; des récits vains et confus ; un savoir sans génie ; un avocat inélégant ; le mépris de l'innocent ; un pays

sans précepteurs ; l'habitude de l'ivresse ; l'homme sans conscience.

Aphorismes

— (I)

Celui qui veut un conseil, qu'il le demande au plus sage.

Celui qui peut louer, qu'il loue le meilleur.

Celui qui désire la richesse, qu'il la demande au plus riche.

Celui qui désire la santé qu'il la demande au meilleur médecin.

Celui qui cherche une faveur, qu'il la demande au plus généreux.

Celui qui cherche la protection, qu'il la demande au plus fort.

Celui qui cherche la miséricorde, qu'il la demande au plus miséricordieux.

Celui qui salue, qu'il salue son dieu⁴.

⁴ Le possessif utilisé ici indique, à notre avis, que le choix est possible entre plusieurs dieux. À chacun de choisir le sien.

Aphorismes

—
(III)

En accomplissant ta promesse tu sauves la face.
En conservant ta mémoire tu gardes la sagesse.
En tenant ta main fermée tu garderas tes biens.
En maintenant la paix tu conserves ta réputation.
En employant bien tes heures tu conserves tes talents.
En gardant ta conscience tu gardes l'équité.

Conseils

—
(VI)

Ne te fie pas à celui qui t'a menacé.
Ne crois pas à celui qui t'a flatté.
Ne cherche pas de bon accueil sous la colère.
Ne cherche pas d'alliance avec les méchants.
Ne cherche pas de joie sans le sourire.
Ne cherche pas de badinage avec un vieillard malade.
Ne cherche pas de profit dans la paresse.
Ne cherche pas de prudence en de grandes vanités.
Ne cherche pas de profit dans l'aumône.
Ne cherche pas de réussite dans la négligence.
Ne cherche pas de paix dans la désobéissance.
Ne cherche de justice que dans la concorde.
Ne cherche pas de remerciements pour un refus.

Ne cherche dans un vaisseau vide que ce qu'il contient.

Ne cherche pas de respect pour de mauvaises mœurs.

Ne cherche pas de sécurité dans l'injustice.

Ne cherche pas d'amour en retour de l'orgueil.

Ne cherche pas de dignité dans le libertinage.

Ne plaisante pas avec tes ennemis.

Ne cherche pas de louange d'une longue contestation.

Ne cherche pas de bonne fin après une longue oppression.

Ne cherche pas de prospérité où il n'y a pas d'effort.

Ne lutte pas avec celui qui te surpasse beaucoup.

Ne cherche pas de vérité d'un homme qui vient de loin.

Ne charge pas d'un long message un homme dur et désagréable.

Ne cherche pas dans le danger un compagnon craintif.

Ne cherche la joie pour ton âme que dans la justice.

Ne cherche jamais ce qui ne plaît pas à dieu.

Autres Conseils

— (VII)

Si tu veux être sage ne parle que peu, affectueusement, lentement et prudemment.

Ne va qu'au conseil où l'on t'a invité ; n'y commence à parler qu'après avoir pris le temps d'écou-

ter⁵ ; parle sérieusement, et ne dis de vilaines paroles dans aucun cas.

Ne dis que les mots propres aux circonstances et qui ont égard à la paix, à la bienveillance et à la justice ; ne parle que pour augmenter le savoir et chaque principe de bon gouvernement ; et essaie toujours de plaire à dieu en premier et aux hommes ensuite.

Suis ce conseil avec réflexion et l'on te donnera le premier rang parmi les sages.

Maximes

(XXIII)

Il n'y a de sage que celui qui voit sa folie.

Il n'y a de capable de connaître que celui qui se connaît lui-même⁶.

Il n'y a de fort que celui qui se vainc lui-même⁷.

Il n'y a de savant que celui qui voit son erreur.

Il n'y a d'habile que celui qui voit son inhabileté.

Il n'y a de vigilant que celui qui veille sur lui-même.

Il n'y a de prudent que celui qui évite ce que recherche son désir.

⁵ Pythagore : « Consulte, délibère et choisis librement. »

⁶ « Connais-toi toi-même » était une devise gravée sur le temple d'Apollon à Delphes.

⁷ Pythagore : « Il t'est donné pourtant de combattre et de vaincre tes passions, apprends à les dompter. »

Il n'y a d'aveugle que celui qui ne voit pas ses propres fautes.

Il n'y a d'intelligent que celui qui comprend ses propres défauts.

Il n'y a de fort que celui qui triomphe de ses infirmités.

Autres maximes

—
(XXX)

Il n'y a rien de bon que ce qui est divin.

Il n'y a de divin que ce qui est religieux.

Il n'y a de religieux que ce qui est de la foi.

Il n'y a de digne de foi que la vérité.

Il n'y a de vérité que ce qui est évident.

Il n'y a d'évident que la lumière.

Il n'y a de lumière que dieu.

C'est pourquoi il n'y a de bien, ni de piété, ni de religion, ni de foi, ni de vérité, ni évidence que la lumière: il n'y a de lumière que voir dieu.

Maximes de Cadoc

—
(XXXVII)

Il n'y a de mauvais que celui qui s'imagine être bon.

Il n'y a d'insensé que celui qui s'imagine être habile.

Il n'y a de petit que celui qui s'imagine être grand.
Il n'y a de sot que celui qui s'imagine être sage.
Il n'y a d'ignorant que celui qui s'imagine savoir tout.
Il n'y a de menteur que celui qui se vante.
Il n'y a de voleur que celui qui se vole tout ce qui est à
lui, c'est l'avare.
Il n'y a d'oppression que la calomnie.
Il n'y a de blessure que celle du cœur.
Il n'y a de prison que la conscience coupable.
Il n'y a rien de pénible que le châtement pour une
mauvaise action.
Il n'y a de privation que la privation d'intelligence.
Il n'y a de bon que ce qui est bon pour autrui.
Il n'y a de bon que celui qui essaie de s'améliorer.
Il n'y a de science que celle de faire le bien.
Il n'y a de sage que celui qui instruit l'ignorant.
Il n'y a de digne du titre d'homme que celui qui a de
bonnes qualités.

Autres maximes

—
(LVII)

Il n'y a pas d'homme sans nation.
Il n'y a pas de nation sans pays.
Il n'y a pas de pays sans gouvernement.
Il n'y a pas de gouvernement sans lois.
Il n'y a pas de loi sans justice.
Il n'y a pas de justice sans privilèges égaux.
Il n'y a pas de privilèges égaux sans accord.

Il n'y a pas d'accord sans communauté de réflexion.
Il n'y a pas de communauté de réflexion sans communauté de conscience.
Il n'y a pas de communauté de conscience sans savoir commun.
Il n'y a pas de savoir commun sans affection commune⁸.
Il n'y a pas d'affection commune sans communauté de paix.
Il n'y a pas de paix sans piété commune.
Il n'y a pas de piété commune sans dieu.
C'est pourquoi il n'y a pas d'homme sans dieu.

Autres maximes

—
(LXIX)

Il n'y a pas de dépouilles comme celles qu'emporte le vent.
Il n'y a pas de violence comme celle du feu.
Il n'y a pas de dévastation comme celle de l'eau.
Il n'y a rien de léger que l'air.
Il n'y a rien de plus lourd que la terre.
Il n'y a rien de dur comme la pierre.
Il n'y a rien de rapide comme l'éclair.
Il n'y a rien de menaçant comme le tonnerre.
Il n'y a rien qui engloutit plus que la mer.
Il n'y a rien qui empêche plus qu'une forêt.

⁸ Empédocle : « Par l'amitié, tout se réunit. »

Il n'y a rien de plus difficile (à franchir) que la montagne.

Il n'y a pas d'obstacle comme le marais.

Il n'y a pas d'embarras comme le fleuve.

Il n'y a rien de plus fort que la glace.

Il n'y a pas d'entraves comme la neige.

Il n'y a pas de chaleur comme celle du soleil.

Il n'y a pas de froid comme celui de la lune.

Il n'y a rien de plus nombreux que les étoiles.

Il n'y a rien de plus ennuyeux que la pluie.

Il n'y a rien de plus charmant que le beau temps.

Il n'y a rien qui embrouille plus que le brouillard.

Il n'y a rien qui vaine plus que l'hiver.

Il n'y a rien qui facilite plus que l'été.

Il n'y a rien qui donne plus d'espérance que le printemps.

Il n'y a rien qui donne plus de joie que la moisson.

Il n'y a rien de plus inconstant que les saisons.

Il n'y a rien qui dompte plus que le temps.

Autres maximes

—

(LXX)

Il n'y a pas de vie sans richesse.

Il n'y a pas de richesse sans terre.

Il n'y a pas de richesse sans la santé.

Il n'y a pas de maladie comme la pauvreté.

Il n'y a pas de pauvreté pire que la mauvaise santé.

Il n'y a pas de mauvaise santé comme le péché.

**Sept questions faites par Cadoc
à sept sages de son école⁹
à Llanfeithin et leurs réponses**

—
(LXXXVII)

Question : Quelle est la plus grande bonté dans l'homme ?

Réponse : La justice.

Tailhaiarn, poète l'a dit.

Question : Quelle est pour l'homme la suprême sagesse ?

Réponse : Pouvoir nuire à autrui et ne lui nuire pas.

Saint Teilo l'a dit.

Question : Quelle méchanceté est la pire pour l'homme ?

Réponse : L'impudicité.

Arawn, fils de Cynfarch, l'a dit.

Question : Qui est le plus pauvre ?

Réponse : Celui qui n'ose pas prendre ce qui est à lui¹⁰

Taliésin, chef des poètes, l'a dit.

Question : Qui est le plus riche ?

⁹ On notera que sur sept élèves de l'école de Cadoc, trois sont nommément désignés comme poètes : Tailhaiarn, Taliésin, Ystyffan, et le nom d'un quatrième le laisse supposer : Gildas des arbres d'or.

¹⁰ L'avare

Réponse : Celui qui ne veut avoir aucun des biens d'autrui.

Gildas des arbres d'or l'a dit.

Question : Quel exploit de l'homme est le plus beau ?

Réponse : La sincérité.

Cynan, fils de Clydno Eiddin, l'a dit.

Question : Quelle folie d'homme est la plus grande ?

Réponse : Souhaiter du mal à autrui lorsqu'on ne peut pas lui nuire.

Ystyffan, poète de Teilo, l'a dit.

Conseils

(LXXXIV)

Celui qui désire le respect, qu'il soit fort.

Celui qui désire plaire à dieu, qu'il juge justement.

Celui qui désire la santé, qu'il soit joyeux.

Celui qui désire que l'on écoute, qu'il soit éloquent.

Celui qui désire qu'on l'aime, qu'il soit obéissant.

Celui qui désire la prospérité, qu'il découvre ce qui y fait obstacle.

Celui qui désire la tranquillité, qu'il soit ami de la paix.

Celui qui désire diriger, qu'il soit ami de la science.

Celui qui désire être content, qu'il exerce sa patience.

Celui qui désire la louange, qu'il aille au tombeau.

Les meilleures choses

—
(XCV)

La meilleure nourriture, c'est du pain.

Le meilleur avec du pain, c'est le sel.

Le meilleur breuvage, c'est du vin.

Le meilleur lait, c'est le lait frais.

La meilleure boisson, c'est de l'eau.

La meilleure démarche, c'est de visiter un prisonnier.

Le meilleur libéral, c'est un prêtre libéral.

Le meilleur voyage, c'est une visite à un lieu de dévotion.

Le meilleur jeûne, c'est éviter la délicatesse (dans les mets).

La meilleure libéralité, c'est de faire l'aumône.

La meilleure aumône, c'est de donner l'hospitalité.

Le meilleur préparatif, c'est l'argent comptant.

Le meilleur camarade, c'est le penny.

Le meilleur jugement, c'est la justice.

Le meilleur procès, c'est un accord.

Le meilleur accord, c'est la justice.

La meilleure occupation, c'est de faire du bien.

Le meilleur art, c'est de comprendre la vérité¹¹.

Le meilleur combat, c'est de combattre les mauvaises passions.

La meilleure paix, c'est celle de la conscience.

La meilleure protection, c'est celle de dieu.

¹¹ Empédocle : « Heureux qui s'est acquis trésor de divine sagesse. »

Les meilleures choses

—
(XCIX)

Le meilleur animal domestique, — le mouton.
Les meilleurs moutons, — les moutons sans cornes.
Les meilleures vaches, — les vaches tachetées.
Le meilleur cheval, — le plus docile.
Le meilleur cochon, — le plus gras.
Les meilleures chèvres, — les blanches.
Le meilleur homme, — le plus sage.
La meilleure femme, — la plus simple.
Le meilleur fils, — le plus gros.
La meilleure fille, — la plus mince.
Le meilleur chien, — le premier.
Le meilleur drap, — le plus rouge.
Le meilleur linge, — le plus fin.
Le meilleur froment, — le plus chauve.
La meilleure avoine, — la plus grosse.
La meilleure orge, — la plus courte.
Les meilleurs héritiers, — des arbres plantés.
Le meilleur changement, — celui des produits d'un terrain.
La meilleure arme, — un couteau.
La meilleure couverture, — un manteau.
Le meilleur de chaque sorte, — le meilleur.
Le meilleur des maux, — le moindre.

Sept personnes qui mènent le monde à sa perte

—
(CX)

L'homme sans mémoire.
La femme sans honte.
Le jeune homme sans savoir.
Le prêtre sans pitié.
Le fonctionnaire sans conscience.
Le seigneur sans justice.
Le roi sans miséricorde.

Idées

—
(CXI)

Dans chaque homme il y a une âme.
Dans chaque âme il y a de l'intelligence.
Dans chaque intelligence il y a des pensées.
Dans chaque pensée il y a du bien ou du mal.
Dans chaque mal il y a la mort.
Dans chaque bien il y a la vie.
Dans chaque vie il y a dieu.

**Les qualités qu'on doit choisir
exprimées par Cadoc à son père Gwilliw,
soldat, fils de Glywis, fils de Tegid,
fils de Cadell Deyrnllwg**

—
(CXIX)

Chaque homme doit désirer avoir :
Sa maison imperméable à la pluie,
Sa terre bien arrondie,
Sa glèbe molle,
Son lit doux,
Sa femme chaste,
Sa nourriture saine,
Sa boisson légère et fortifiante,
Son feu clair,
Ses vêtements chauds,
Son voisinage paisible,
Son serviteur diligent,
Sa servante propre,
Son fils sincère,
Sa fille décente,
Son parent fidèle,
Son ami sans fraude,
Son cheval soumis,
Son lévrier rapide,
Son épervier avide,
Ses bœufs forts,
Ses vaches colorées,
Ses brebis d'une belle sorte,
Ses cochons longs,

Sa famille douée de bonnes qualités,
Sa demeure en bon ordre,
Son poète savant,
Son harpiste vertueux,
Son moulin près,
Son église loin¹²,
Son seigneur fort,
Son roi juste,
Son père spirituel sage,
Et son dieu miséricordieux.

Les quatre vices du premier rang

—
(CXXI)

Le premier, c'est la colère ; le second, c'est la convoitise ; le troisième, c'est la paresse ; le quatrième, c'est la crainte. Et où l'on trouve l'un ou l'autre de ces vices, c'est là qu'on trouve aussi chaque autre mal ; car c'est d'eux que tous les autres maux prennent racine.

¹² Pointe d'anticléricalisme qui a échappé aux copistes.

Conseils conditionnels

—
(CXXII)

Si tu veux sentir, sens ton cœur et ta conscience.

Si tu veux attendre, attends les bienveillants.

Si tu veux entendre, entends la plainte du pauvre et
du nécessiteux.

Si tu veux aimer, aime la sagesse.

Si tu veux exhaler une odeur, que ce soit celle de l'in-
nocence.

Si tu veux chercher, cherche le savoir.

Si tu veux atteindre, essaie d'atteindre l'intelligence.

Si tu veux imaginer, essaie d'imaginer ce qui est pru-
dent.

Si tu veux agir, fais ton devoir.

Si tu veux haïr, hais le mal de toute sorte.

Si tu veux connaître, connais-toi toi-même.

Si tu veux savoir, sache les commandements du Créa-
teur.

Si tu veux réfléchir, réfléchis sur ta fin.

Si tu veux craindre, crains tes passions.

Si tu veux parler, dis ce qui est vrai.

Si tu veux juger, juge selon ta conscience.

Si tu veux commencer, commence à améliorer ta
conduite.

Si tu veux t'exposer, expose-toi pour la justice.

Si tu veux aimer, aime la paix.

Si tu veux te réjouir, réjouis-toi en souffrant pour la
vérité.

Si tu veux t'attrister, attriste-toi à cause de ton péché.
Si tu veux implorer, implore les bienfaits de dieu.
Si tu veux te récréer, récrée-toi en pieuses pratiques.
Si tu veux remercier pour ce que tu possèdes, remercie principalement dieu.

Suppositions

—
(CXXIV)

Si les insensés portaient couronne, nous serions tous rois.

Si tous les niais portaient une cloche autour de leur cou, on ne trouverait dans l'église que des prêtres et des sonneurs.

Si tous les nigauds mouraient, on n'ensevelirait personne faute d'un vivant pour creuser une tombe.

Si tous les insensés portaient des cornes, on recevrait bien de l'argent pour montrer qui n'en a pas.

Si chacun portait sa honte écrite sur son front, les matières premières des masques seraient bien chères.

Si la femme était aussi leste sur les pieds que sur la langue, elle saisirait assez d'éclairs pour allumer le feu du matin.

Si chaque langue ne disait que la vérité et ce qui est sage, il y aurait un nombre étonnant de muets.

Si le babillard voyait la folie de son bruit, il garderait sa langue pour refroidir sa bouillie.

Si le bouffon voyait la vanité de sa manière d'agir, il l'abandonnerait par honte.

Si l'avare sentait la mauvaise puanteur de son propre cœur, il mourrait de suffocation.

Si le fainéant pouvait voir le mal qui l'attend, il s'arracherait à sa paresse de peur et de honte.

Si l'affection voyait sa faiblesse, elle mourrait de peur.

Si l'orgueilleux voyait son cœur, il serait fou de crainte.

Si chacun voyait le cœur d'autrui, il serait le poteau indicateur pour tout le monde de fuir les diables.

Si l'envie voyait sa noirceur, elle se pendrait pour ne pas sentir sa honte.

Si la prudence voyait son imprudence, elle cacherait sa face de honte.

Si l'ivrognerie voyait combien elle est exécrationnelle, elle se cacherait sous un fumier.

Si le mensonge voyait combien il est coupable, il se détruirait lui-même de rage.

Si la tromperie goûtait sa laideur, elle vomirait ses entrailles.

Si la convoitise voyait sa difformité, elle connaîtrait familièrement le visage d'un diable.

Si le précepteur voyait le résultat de son propre travail, il verrait souvent que tout finit avec lui.

Si la ruse voyait combien elle est répugnante, elle ruserait pour se fuir elle-même.

Si la colère voyait sa fureur, elle se fâcherait contre elle-même.

Si la vengeance voyait son caractère diabolique, elle se rendrait chez le diable au lieu de se venger.

Si l'avare voyait l'aspect de sa conscience, il s'écrierait : « Malheur à moi ! j'ai vu un diable du fond de l'enfer. »

Si l'hypocrisie voyait sa saleté, elle deviendrait folle de terreur.

Si l'adultère voyait sa souillure, il haïrait la terre sur laquelle il pose le pied.

Si le guerrier voyait sa cruauté, il craindrait que chaque rayon du soleil ne le perçât comme d'une épée.

Si l'ignorance voyait sa laideur, elle envierait la grenouille à cause de sa beauté.

Si l'effronterie voyait sa folie, elle tressaillirait de fureur d'être plus insensée que tout le reste.

Si l'impiété voyait sa fin, elle mourrait de crainte.

Des uns et des cents

—
(CXXVII)

Un homme soupçonneux peut égaler cent meurtriers.
Un médecin peut égaler cent bouchers.
Un trompeur peut égaler cent pillages.
Un traître peut égaler cent ennemis.
Un mets gras peut égaler cent mets empoisonnés.
Une heure à l'orgie peut égaler cent heures à la faim.
Une paresse peut égaler cent dévastations.
Une négligence peut égaler cent destructions.
Un calomniateur peut égaler cent conspirations.
Un gaspillage peut égaler cent incendies.
Une flatterie peut égaler cent calomnies.
Une dépense inutile peut égaler cent vols.
Un mécontentement peut égaler cent disettes.
Un trop-plein peut égaler cent pauvretés.
Un mensonge peut égaler cent assauts.
Une hypocrisie peut égaler cent mensonges.
Un faux témoin peut égaler cent diables.
Un avare peut égaler cent voleurs.
Une langue de femme peut égaler cent éclairs.
Une fille sale peut égaler cent truies.
Une prude peut égaler cent femmes de mauvaise vie.
Un prêtre peut égaler cent trompeurs¹³.
Une ruse peut égaler cent parjures.
Un avocat peut égaler cent voleurs de nuit.

¹³ *Sic.*

Un discours flatteur peut égaler cent actes de méchanceté.

Un méchant peut égaler cent désunions.

Une désunion peut égaler cent oppressions.

Une oppression peut égaler cent maladies.

Une maladie peut égaler cent faims.

Une désuétude peut égaler cent maladies.

Un mauvais seigneur peut égaler cent désuétudes.

Une mauvaise loi peut égaler cent mauvais seigneurs.

**Douze questions que Cadoc
posa à ses disciples**

—
(CXXIX)

Qui est-ce qui est sage ?

—Celui qui ne se fâche pas lorsqu'on le blâme, et ne s'enorgueillit pas quand on le loue.

Qui est-ce qui est habile ?

—Celui qui réfléchit bien avant de dire sa pensée.

Qui est-ce qui est fort ?

—Celui qui peut souffrir sa pauvreté.

Qui est-ce qui est abject ?

—Celui qui ne peut s'abstenir de publier ses propres secrets.

Qui est-ce qui reçoit un bon accueil parmi le peuple ?

—Celui qui peut subvenir à ses besoins.

Qui est-ce qui est joyeux ?

—Celui dont la conscience ne le tourmente pas de remords.

Qui est-ce qui est libre ?

—Le possesseur d'un métier et d'un art qui peuvent le faire vivre dans quelque lieu du monde qu'il se trouve.

Qui est-ce qui a de bonnes mœurs ?

—Celui qui peut souffrir la société d'un homme irrité et de mauvais ton.

Qui est-ce qui est bon ?

—Celui qui se punit pour le profit d'autrui.

Qui est-ce qui est heureux ?

—Celui qui aime naturellement le mal et aime naturellement le bien.

Qui est-ce qui est pieux ?

—Celui qui croit en dieu, qui l'aime et qui voit que ce qu'il y a de meilleur c'est ce qu'il veut et ce qu'il fait.

Ainsi se terminent les questions concernant la sagesse.

Conseils relatifs à la santé et à la vie

—
(CXXX)

Celui qui veut vivre longtemps,

Qu'il s'amuse jusqu'à vingt ans, qu'il travaille jusqu'à quarante ans, et qu'il se repose jusqu'à sa mort ;

Qu'il se lève avec l'alouette, qu'il chante avec l'alouette, et qu'il se couche avec l'alouette ;

Qu'il mange lorsqu'il a faim, qu'il boive lorsqu'il a soif, et qu'il se repose lorsqu'il se sent fatigué ;

Qu'il évite les aliments trop délicats, les boissons trop fortes et le travail trop lourd et trop gênant ;

Qu'il évite trop d'aliments, trop de boissons et trop de travaux ;

Qu'il évite les débats, qu'il aime la paix, qu'il ne se donne pas beaucoup d'embarras ;

Qu'il soit joyeux, libéral et juste ;

Qu'il n'ait qu'une femme, qu'il soit fort dans sa croyance, et pur dans sa conscience ;

Qu'il soit méditatif pendant la matinée, laborieux à midi, et en société pendant la soirée ;

Qu'il ait des réflexions agréables, des récréations innocentes, et un air pur ;

Que ses vêtements ne soient pas vieux, que ses cou-

vertures soient propres et douces, et sa pensée propre pour l'autre monde ;

Que son vêtement soit léger, sa nourriture légère, et son cœur léger ;

Que ses pensées soient affectueuses, son génie vif, et ses amis nombreux ;

Qu'il garde la loi de sa patrie, le devoir de son emploi, et les commandements de son dieu ;

S'il agissait ainsi, il serait sain dans son corps, tranquille dans son esprit, et net dans sa conscience ;

Il aurait beaucoup de jours, une fin heureuse, et l'amour de son dieu.

**Conseils que Cadoc donna à Arawn,
fils de Cynfarch, roi du nord du Pays de Galles,
lorsqu'il quitta son abbaye**

—
(CXXXIV)

Tourne l'oreille sourde à chaque mauvais discours.

Tourne le dos à chaque mauvaise action.

Tourne l'œil fermé vers chaque laideur.

Tourne la vue et le cœur vers chaque beauté.

Tourne la main ouverte vers chaque pauvreté.

Tourne ta pensée vers chaque libéralité.

Tourne ta réflexion vers les conseils des sages.

Tourne ton affection vers les choses divines.

Tourne ta résolution vers chaque bien.

Tourne tout ton talent vers ce qui te fera exceller.

Tourne ton intelligence vers ce qui te fera te connaître
toi-même.

Tourne ton savoir vers la nature.

Tourne toutes tes bonnes qualités vers ce qui te fera
être heureux.

**FABLES DE CATTWG LE SAGE,
FILS DE GWYNLLIW, FILS DE GLYWYS,
FILS DE TEGID, LUI-MÊME
FILS DE CADELL DEVRNLLWG**

La taupe et l'alouette

Par un beau matin, dans la lumière et la splendeur du mois de mai, une taupe observait une alouette qui chantait joyeusement dans le ciel.

Elle s'exclame :

« Ah ! Comme mon sort est triste ! Si seulement j'étais une alouette plutôt qu'une taupe ! Je pourrais alors monter dans l'azur clair sans que rien n'entrave mon voyage, et là, dans la lumière de cet espace infini, je pourrais chanter autant que le cœur m'en dirait... Tandis que maintenant, je creuse mon chemin dans la terre dure et rocailleuse. J'y rencontre sans cesse des obstacles, et sans lumière, et sans voir quoi que ce soit dans cette obscurité totale où je poursuis ma route. »

À peine avait-elle dit ces mots, elle voit un faucon fondre sur l'alouette, la tuer, et la manger. La taupe se ravise ; elle dit :

« Dieu soit loué ! je suis une taupe et je vis en sécurité. Quelle que soit la grandeur de ma peine et de

mon labeur, je suis cachée sous la terre et dans l'obscurité, là où ni le faucon, ni aucun autre rapace ne peuvent me voir. »

Il n'y a pas de bonheur là où il n'y a pas de sécurité. Il n'y pas de sûreté sans entrave. Que chacun se satisfasse de l'état où Dieu l'a mis. Il sait mieux que l'homme ce qui est le meilleur pour lui ! Avec un amour pur, il a voulu le meilleur pour chaque créature vivante.

L'homme qui tua son lévrier

Autrefois, à Abergarwan, vivaient un homme et son épouse. Ils avaient un fils unique, un bébé dans son berceau. Un jour, alors que son épouse était partie accomplir ses dévotions, l'homme entendit les aboiements d'une meute lancée après un cerf sur ses terres.

« Je vais aller les voir, » dit-il, « car, en qualité de seigneur de cette terre, on me doit une part de ce cerf. »

Laissant son enfant dans un berceau auprès duquel était couché son lévrier, il s'en alla.

Tandis qu'il s'absentait de son domaine, un loup entra dans la maison afin de tuer et dévorer l'enfant. Le lévrier se battit vaillamment contre le loup, et il le tua après un long et sanglant combat, blessures et contusions nombreuses. Il advint, pendant la bataille, que le berceau soit renversé, et il gisait sur le sol retourné à l'envers.

Lorsque l'homme rentre à la maison, le lévrier, couvert de sang, se lève pour accueillir son maître et lui manifester de la joie en jappant et en battant de la queue. Mais l'homme, apercevant du sang sur le lévrier et une mare de sang sur le plancher, pense que le lévrier a tué son fils unique. Dans un excès de rage et de folie, il transperce le lévrier avec son épée et le tue. Mais, lorsqu'il arrive près du berceau et le retourne, il y découvre son enfant sain et sauf et le

cadavre du loup qui gît à côté. Il comprend que son lévrier a été mordu et blessé par les dents du loup. Il fut alors fou de chagrin.

De là les proverbes :

« Demeurer calme un jour de colère, c'est échapper à mille jours de chagrin. »

Ainsi que :

« Agir dans la colère, c'est s'embarquer dans la tempête ».

Cette mésaventure donna naissance à l'expression suivante :

« Aussi désolé que l'homme qui tua son lévrier. »

L'homme qui permet à sa colère de l'emporter sur sa sagesse commet un acte qu'il ne peut pas effacer. Tant qu'il vivra, il en éprouvera du remords. Il est bon pour l'homme de réfréner sa fureur : il évitera de commettre une injuste vengeance, comme l'homme qui tua son lévrier.

Les deux truites

Deux truites poursuivies par le filet d'un pêcheur tinrent conseil sur la façon de lui échapper. L'une d'entre elles dit :

« Je vais plonger dans la vase jusqu'à ce que le filet soit passé au-dessus de moi. »

L'autre lui répondit :

« Pas question d'aller dans un endroit aussi sale ! Je vais sauter sur la terre ferme. Le filet ne m'y poursuivra pas. »

Elle saute donc. Bientôt, elle ressent les effets de la chaleur, ce qui était nouveau pour elle, ainsi qu'une soif extrême qui la torture.

« Pauvre de moi ! » dit-elle. « Pourquoi n'ai-je pas suivi l'exemple de mon amie qui a plongé dans la vase pour s'y cacher jusqu'à ce que le filet soit passé ? Si j'avais agi de la sorte, j'aurais échappé au filet du pêcheur jusqu'à la fin de mes jours. Tandis que maintenant je suis là, à mourir de soif et de chaleur, sans pieds ni ailes pour retourner dans l'eau d'où je viens. »

Et alors, elle mourut.

C'est pour cette raison que l'on dit :

« Comme un poisson hors de l'eau. »

Et :

« On sait ce que l'on quitte, jamais ce que l'on trouve. »

Chacun doit faire de son mieux en fonction de l'endroit où la Providence l'a placé.

La cigale et la fourmi

La fourmi avait occupé l'été à amasser des provisions. C'est-à-dire tout ce qui lui était nécessaire pour elle-même et pour sa famille afin de passer l'hiver. Arrivèrent la pluie, le gel et le vent glacial ; enfin, la neige s'installa. La fourmi vivait à l'aise et heureuse, entourée de ses enfants et de toute sa maisonnée, dans sa demeure remplie de provisions. Or, par un soir froid de décembre, au crépuscule, elle entendit quelqu'un l'appeler à sa porte.

« Qui est là ? » demande la fourmi.

« Une de vos relations » lui répond-on.

« Une relation ? » dit la fourmi, « quel est son nom ? Ce n'est pas que j'aie peur ou que je vous prête de mauvaises intentions, mais je voudrais savoir qui vous êtes. »

« Je suis la cigale, votre sœur dans la Foi, » lui répond-on, « et je suis venue vous rendre une petite visite, comme il est d'usage entre gens de bonne société. »

« Où étiez-vous donc durant tout l'été ? » demande la fourmi, « je ne vous ai pas vue quand j'avais besoin d'aide pour amasser des céréales, ou que je faisais les foin ou ramassais du bois. »

« Je sautais et je gambadais en chantant de mon mieux dans les champs de trèfle inondés de soleil. Et

je faisais cela pour l'amusement de toutes les créatures vivantes qui m'écoutaient, » répond la cigale.

« Hé bien, continuez donc ! » répond la fourmi.
« Allez vers ceux qui ont apprécié l'amusement que vous leur avez donné. Personnellement, je n'en ai pas eu beaucoup, car je n'ai pas eu le temps, à cause du travail des récoltes, d'assister à vos performances. Maintenant, c'est notre tour de chanter. Allez donc et travaillez pour vous-même comme je l'ai fait pour moi. »

La cigale fit demi-tour triste et mélancolique.

Le lendemain matin, on la retrouva non loin de là, morte de froid et de faim.

Et c'est pour cette raison que l'on dit d'une personne peu prévoyante ou en référence à elle :

« Comme une cigale sous le soleil. »

Et :

« L'assiduité au travail est le meilleur des métiers. »

Et :

« Aide-toi et le ciel t'aidera. »

Ou encore :

« Celui qui travaille pendant l'été chantera tout l'hiver. »

Et :

« Celui qui remplit son devoir connaît sa place. »

Le chasseur et le tonnelier

Un chasseur et un tonnelier partirent ensemble dans la forêt, le chasseur à la recherche de bécasses et le tonnelier en quête de planches pour confectionner des barils. Ils ne s'étaient pas encore enfoncés bien loin dans la forêt, chacun d'eux utilisant au mieux ses yeux afin de trouver ce qu'il cherchait, que le chasseur s'écria :

« Voilà ! je vois une bécasse ! »

« Où ça ? » demande le tonnelier.

« Là-bas, juste devant toi, » répond le chasseur, « au pied du buisson d'aulne, près de la flaque marécageuse que tu vois. »

« Elle est près de ces cerceaux de tonneaux là-bas ? » demande le tonnelier.

« Cerceaux de tonneaux ? de quels cerceaux de tonneaux parles-tu ? » demande le chasseur.

« Ils sont au pied de ce massif de noisetiers que tu vois là, juste devant toi. »

« Je ne vois ni noisetier, ni cerceau à tonneau, » réplique le chasseur.

« Comme je ne vois ni la bécasse, ni le massif d'aulne, » répond le tonnelier.

Comme nos deux compères, chacun des humains voit immédiatement l'objet de son désir ou ce qui lui

ressemble, mais il ne voit pas les objets dont il n'a pas l'usage.

Combien sont justes les vieux proverbes qui disent :

« Tout œil qui cherche quelque chose a la vue perçante. »

Ou bien :

« L'œil du désir est prompt à voir. »

Ou encore :

« L'œil du médiocre ne peut rien voir, même ce qui est évident, mais l'œil du chercheur verra rapidement, comme le chasseur et le tonnelier dans le bois. »

Le forgeron qui avait une bonne renommée

Un forgeron, qui avait acquis une bonne renommée et une grande réputation grâce au tranchant de ses lames, vit un jour arriver un homme qui désirait avoir une bonne hache. Le forgeron lui en promit une. Mais lorsque le forgeron voulut forger la hache, l'acier gicla de celle-ci.

« Maître, Maître ! » cria le serviteur du forgeron, « l'acier est tombé par terre ! »

« Jette donc ce marteau à la ferraille ! Si l'acier est loin, ma renommée fera de même ! »

Et c'est comme cela partout dans le monde : le mal que fait une personne, du moment qu'elle a un nom, n'a pas d'importance ; comme n'a pas d'importance non plus le bien que fait quelqu'un de mal considéré ou qui n'a pas de réputation.

Véridiques sont donc les proverbes suivants :

« Bienheureux l'homme dont la renommée franchit les frontières. »

« Heureux l'homme qui a gagné pour lui-même une bonne réputation. »

« Le mal peut se tapir dans le sein de la bonne renommée. »

« Le déshonneur tombe souvent au sein d'une bonne renommée comme ce fut le cas pour le forgeron et sa hache. »

De là, il n'est pas judicieux de faire confiance à qui que ce soit en se basant sur ce qu'on en a entendu dire.

« Malheur à celui qui a une mauvaise réputation en étant jeune, mais cela vaut mille fois mieux que d'avoir le malheur de perdre sa réputation quand on est vieux, car il ne reste plus d'espoir de la récupérer. »

« Bonne renommée, vaut mieux que ceinture dorée. »

Le porc et le coucou

Par un matin ensoleillé du mois de mai, un porc qui se vautrait dans la fange, entendit un coucou chanter au sommet d'un arbre dans le verger.

Pointant son groin remuant dans la direction du coucou, il s'adresse à lui de la sorte :

« C'est surprenant pour moi que tu aies pris le risque de monter si haut juste dans l'intérêt de chanter « coucou » sans cesse. Alors que personne n'en a rien à faire de cette chanson et que ça n'apporte rien de bon à personne. »

« Ce n'est pas ça ! » répondit le coucou, « je chante pour l'arrivée de l'été et du brillant soleil, et je me réjouis de mon chant ainsi que de sa raison. Toutes les créatures vivantes sur cette terre, qu'elles soient de ton espèce ou d'une autre, se réjouissent de m'entendre annoncer la bonne nouvelle de l'approche des longues journées d'été et du beau temps. Tous sont enchantés de me voir et de m'entendre. Ils reconnaissent en moi une vieille connaissance dont ils aiment la voix. Personne, aucune des créatures voraces de ce monde, connues des oiseaux ou des quadrupèdes sur lesquelles elles ont tout pouvoir, ne voudrait me causer du tort. Heureusement pour moi, leur bonté d'âme possède le bon sens et le pouvoir de ne me faire aucun mal. Quant à toi, qui te vautres dans la fange, ton art n'est aimé de personne. Odieux à tous est le spectacle que tu donnes, et tu penses du

mal de tout où que tu sois. C'est une mauvaise nouvelle que d'entendre parler de toi quelque part. Car juste par le fouissement de ton groin, tu déracines et détruis tout ce qui est autour de toi. Lorsque tu t'es suffisamment empiffré en bouffant les ordures des autres créatures, ils te tuent à cause de la valeur de ton gras. Tandis que moi, personne ne cherche à me tuer. Au contraire, tous se lamentent profondément que mes jours ne soient pas plus longs. Tandis qu'il n'y a rien de bon en toi avant ta mort. »

Ce que dit le porc au coucou est très semblable à ce que le pauvre d'esprit dit à toute personne intelligente, libre de cœur et de pensée et qui prend plaisir à faire de son mieux pour le bonheur de ces semblables ; aussi personne ne bénéficie de sa gloutonnerie tant qu'il vit. Rien n'arrête l'avarice destructrice des vies humaines dans sa folie d'amasser des richesses et de se vautrer dedans. Et elle ne s'abstiendrait de rien si la loi ne la sanctionnait pas, comme un anneau passé dans le groin d'un verrat. Seulement lorsque l'avare meurt, on peut en tirer quelque chose de bien, comme du cochon engraisé. De là les proverbes :

« Le mécène et l'avare ne pourront jamais être d'accord. »

« Le troène et l'aulne ne sont pas de la même essence. »

« Le renard ne s'attaque pas lui-même. »

« La fange est agréable aux cochons ». »

Le pingre et le généreux ne peuvent se mettre d'accord, comme le porc dans sa fange et le coucou mélomane perché sur sa branche.

La vieille femme et le fil

Une vieille femme avait plusieurs enfants et petits-enfants. Elle devine de la discorde et des querelles entre eux. Elle les convoque. Quand ils sont tous rassemblés (ils n'étaient pas moins de vingt), elle demande à chacun de lui amener une pelote de ficelle et c'est ce qu'ils font. Après cela, elle prend une des pelotes, composée d'un simple fil, et elle attache avec les mains du plus faible de ses petits-enfants. Celui-ci le casse sans peine. Ensuite, elle lui attache les mains avec un fil plus solide, tiré d'une autre pelote, mais il n'a aucun mal à le rompre et il fait de même avec tous les autres fils des autres pelotes. Après cela, la vieille femme ordonne que toutes les pelotes soient filées ensemble pour ne plus faire qu'un seul cordon et ce fut chose faite.

Alors, la vieille femme lie les mains de son fils le plus fort avec cette cordelette, et celui-ci n'arrive pas, malgré tous ses efforts, à la briser.

« Voyez-vous maintenant combien le fil est plus solide quand on le lie à d'autres ? Donc, mes enfants, tant que vous aurez des différends entre vous et que vous agirez les uns contre les autres, n'importe qui, ayant un peu de jugeote, pourra facilement vous assujettir. Et il n'y aura pas un homme sur mille qui hésitera à le faire si c'est en son pouvoir. Par contre, si vous vous attachez les uns aux autres et si vous êtes unis comme les brins de cette cordelette, votre

force sera telle qu'aucun ennemi ne pourra se dresser contre vous avec succès. »

De là le proverbe :

« Le fil fait avec deux brins est plus solide que celui fait avec un seul. »

Un autre proverbe dit :

« L'union fait la force. »

Et, selon un autre proverbe encore :

« Il est très facile de jeter une montagne dans l'océan après en avoir détaché les pierres les unes des autres. »

Le pigeon ramier et la pie

Une pie ayant aperçu un pigeon ramier qui construisait son nid gauchement et maladroitement, lui prodigua conseils et instructions, le dirigeant et en lui disant :

« Mets une brindille comme cela et une autre comme ceci, et une autre de cette façon, la suivante ainsi, etc. Et ainsi de suite, comme cela, tu construiras ton nid correctement, et il sera résistant et douillet. »

« Je sais ! Je sais ! Je sais ! » répondait le pigeon.

Mais, il continuait son travail comme il en avait l'habitude, tout en désordre. Durant tout ce temps, la pie s'efforçait de faire entendre ses leçons au pigeon, mais la seule réponse qu'elle obtenait de lui était :

« Je sais ! Je sais ! Je sais ! »

Le pigeon persévérait dans sa façon de construire sans l'améliorer le moins du monde et sans tirer bénéfice des instructions qu'il recevait.

« Si tu le sais, pourquoi donc ne le fais-tu pas ? » finit par lui dire la pie.

Et, ayant dit cela, elle laissa le pigeon continuer dans sa maladresse, car elle avait compris qu'il était inutile d'essayer de l'instruire.

D'où les proverbes :

« Comme le pigeon ramier et la pie. »

« Je sais ! Je sais ! Je sais ! disait le pigeon ramier. »

« Aussi maladroit qu'un pigeon ramier. »

Il existe d'autres proverbes avec la même finalité, c'est-à-dire :

« Il n'est pas aisé d'enseigner à celui qui est sage à ses propres yeux. »

« Le maladroit ne prendra pas facilement de leçon. »

« Chaque fou est sage à ses propres yeux. »

« Ce n'est pas facile de faire sortir un homme de son chemin. »

« Personne n'est plus ignorant que celui qui prétend tout savoir. »

Les proverbes suivants s'appliquent à ceux qui sont incapables d'apprendre de plus savants qu'eux-mêmes :

« Il n'est pas facile d'extraire l'essence de l'arbre. »

« On ne peut soi-même sauter du navire, mais ce qui est à bord peut être jeté. »

« On ne fait pas un rossignol d'une corneille. »

« Il n'est pire aveugle que celui qui ne veut pas voir et de pire sourd que celui qui ne veut pas entendre. »

L'homme et la souris

Par un froid et humide après-midi de décembre, un gentilhomme, en pleine santé, se baladait dans les champs lorsqu'il vit un terrassier qui s'abritait sous une haie afin de manger un bout de pain d'orge sec, sans beurre ni fromage. Comme boisson, il avait la mare à portée de main. Alors qu'il mangeait, le gentilhomme l'entendit dire :

« Pauvre de moi ! Me voici à m'acharner sur cette nourriture qui suffit à peine à me sauver de la disette ; je n'ai pas assez pour manger alors que je travaille dur, quelle vie misérable ! Mon maître vit au milieu des friandises et mène une vie oisive. Moi, je n'obtiens pas meilleure chaire que cela et je dois travailler dur pour l'obtenir, tandis que lui n'a rien à faire ou aucune tâche pour l'occuper. »

Sur ce, surgit le gentilhomme (qui se trouvait être son maître) et il lui demande ce qu'il veut.

« Pouvoir faire quelque peu meilleure chaire » répond l'homme.

« Si tu avais la même pitance que ton maître, cela suffirait-il à ton contentement ? » demande le gentilhomme. « Ne souhaiterais-tu pas alors autre chose ? »

« En aucun cas ! Bien moins que cela suffirait à me combler ! » répond l'homme.

« Ferais-tu alors quelque chose pour moi si je te le

demandais, sachant que cela n'impliquerait aucun travail et serait vraiment très facile à exécuter ? »

« Avec joie ! » répond l'homme, « et je le ferais aussi avec une obéissance attentive et reconnaissante. »

« Donc très bien, viens avec moi, car je suis ton maître, et tu vas connaître la bonne fortune de vivre comme moi, » répondit le gentilhomme.

Ils se rendent donc ensemble au palais. Là, le gentilhomme lui donne une chambre aussi charmante que n'importe laquelle de la maison. Il y avait dans la chambre un lit fait avec le plus fin des duvets de cygne et il était sous un baldaquin recouvert de soieries frangées d'or. Sur le lit se trouvaient des habits d'un blanc magnifique taillés dans le plus fin des lins et la plus douce des laines. Et, au-dessus, se trouvait encore un édredon brodé de fils d'or entrelacés. Dans la pièce, des meubles précieux étaient disposés avec soin et élégance ; c'était un ravissement pour l'œil, et tout était adapté au confort et à la convenance de chacun.

Après avoir montré la chambre à l'homme, on le revêtit d'une robe parmi les plus somptueuses et les plus fastueuses que puisse porter un gentilhomme. Il était tellement beau ainsi, qu'il fallait le voir pour le croire. Dans la pièce suivante se trouvaient des domestiques attentifs, et tous, femmes et hommes attendent son bon vouloir.

Après cette entrée en matière, on place devant lui une table magnifiquement ouvragée sur laquelle on

avait dressé une nappe de soie entièrement décorée de feuilles d'or et d'argent. Ensuite on amène et l'on place sur la table les mets les plus fins et les plus délicats ; toutes sortes de viandes rouges, volailles et poissons, ainsi que plusieurs variétés d'excellentes pâtisseries sans compter toutes sortes de fruits ; quant à la boisson, rien ne manque : vins de toutes provenances, cépages et qualités ; bière, hydromel ou *bragget*¹⁴, tous plus fins et délicats les uns que les autres. En plus de tous ces plats se trouve encore un mets recouvert d'une cloche. La table dressée, le gentilhomme s'adresse au manant de la sorte :

« Tout cela est pour toi. Rends-moi service et profite donc avec plaisir de tout ce qui te plaira. Des serviteurs attendent ton bon vouloir afin de satisfaire la moindre de tes envies à tout moment. Mais ce qui se trouve sous la cloche est ma part du festin. Par conséquent, ne touche pas à ce mets, car cela t'est interdit, comme t'est interdite toute curiosité ou intérêt quant à ce qu'il renferme. »

« Il sera fait selon votre bon vouloir, » répondit l'homme. « Et je saurai ne pas vous décevoir. »

Et c'est ce qu'il fit pendant plusieurs jours. Cependant, un jour où il avait fait un repas particulièrement somptueux, il fut pris d'un irrépressible désir de savoir quel pouvait bien être ce plat de première catégorie qui se trouvait sous le couvercle du mets interdit. Lorsque les domestiques ont quitté la pièce,

¹⁴ Liquide à base de bière et de miel fermentés (NDT).

il soulève le couvercle et, à cet instant, une souris s'en échappe ! À part la souris, il n'y avait rien d'autre dans le plat. L'homme comprit alors toute la folie de sa cupidité et de la curiosité qui l'avait poussé à agir de la sorte. Et il ne sut que faire pour son plus grand désespoir. Après que la table fût débarrassée, le gentilhomme découvrit que la souris avait disparu. Il fit chercher l'homme dont il s'était monté l'ami et, quand il arriva, il lui dit :

« Voilà ce qui advient quand on a une trop grande cupidité et une curiosité excessive. N'avais-tu donc pas assez de choses pour satisfaire ton cœur ? Et était-ce trop te demander que d'obéir à la demande amicale que je t'avais faite, et d'accéder à ma requête, en récompense de tout ce que je t'avais donné ? Maintenant, comme tu as mal agi, tu vas retourner au fossé duquel je t'ai tiré. Et là, satisfait ou non, que cela te plaise ou non, tu devras te consacrer à dans ton travail, car tu ne peux plus rester ici. »

L'homme retourna à son fossé où il put méditer sa folie et apprendre la véracité des proverbes suivants :

« Trop de confort est difficile à gérer. »

« Plus on en a, plus on en veut. »

« L'avarice n'est jamais satisfaite. »

« L'avarice ne s'aperçoit jamais de son erreur avant qu'il ne soit trop tard, comme le pauvre homme de la fable. »

« L'ambition se brise elle-même le cou. »

« L'homme aigre sera toujours aigre, il faut le laisser avoir ce qu'il mérite, comme l'homme et la souris. »

L'homme avec une charogne dans la manche

Jadis vivaient dans le même hameau deux hommes nommés Eidiol et Eidwyl. Chacun était marié. La femme d'Eidiol était propre et soignée dans son travail comme dans ses autres activités. Elle était également discrète et prudente dans la tenue de son ménage. Ses voisins parlaient d'elle en bien et lui montraient du respect ainsi qu'à son mari. La femme d'Eidwyl était sale et mal soignée, elle n'avait aucun ordre et ne faisait preuve d'aucune prudence dans sa gestion familiale. Leurs voisins ne parlaient pas d'elle en bien et personne n'avait de respect pour elle ni pour son époux. Jamais rien de bon ne sortait de ce qu'elle disait ou faisait.

Alors que les deux hommes, tôt un matin, moissonnaient un champ près du hameau dans lequel ils vivaient tous les deux, Eidiol, remarquant les habits sales et en loques d'Eidwyl, ainsi que l'apparence infecte et malsaine de son repas (alors que tout ce qui était à Eidiol était à l'opposé : ces habits étaient nets et propres, son repas avait l'air sain et alléchant et son comportement comme sa conduite étaient calme et parfait), trouva approprié de s'adresser à Eidwyl de la sorte :

« Cela me surprend vraiment que tu puisses vivre avec une femme comme la tienne. Je ne vois pas ce que tu lui trouves, elle est laide, sale, peu aimable, et

au dire de tout le monde c'est une femme indiscreète qui t'a fait perdre le respect de tous. »

« L'habitude », répondit Eidwyll, « l'habitude permet à l'homme de s'accoutumer de n'importe quoi ; il n'y a rien en ce monde à quoi l'on ne peut s'habituer. L'habitude est le lit douillet dans lequel tout s'endort ; la conscience n'est pas dérangée quand elle dort dans le lit de l'habitude. Il fut un temps où je n'aimais pas ce qui te dérange, mais aujourd'hui je n'en éprouve plus aucune aversion. »

« Ça ne serait pas mon cas, » dit Eidiol. « J'aurai disparu sans lui laisser savoir où j'allais et je serais allé là où j'aurai pu être respecté et correctement vêtu sans personne pour me dénigrer. »

« Je t'ai bien compris, » dit Eidwyll, et il ne fit plus aucune remarque sur ce qu'avait dit Eidiol. Mais tout en se retenant de parler, il réfléchissait comment il pourrait montrer à Eidiol ce que les habitudes et les usages pouvaient réaliser.

Le jour suivant, le temps fut particulièrement chaud, Eidwyll aperçut les habits d'Eidiol posés à côté d'un buisson. Il se rendit alors là où il savait pouvoir trouver de la viande en putréfaction. Après en avoir découpé quelques tranches, il les mit dans les replis de la manche d'Eidiol. Par conséquent, lorsqu'Eidiol remit son vêtement, il lui trouva une odeur infecte et il s'en plaignit. Mais à chaque plainte d'Eidiol, Eidwyll répondait en faisant allusion à quelque chose de complètement étranger au sujet. Eidiol continuait à

se plaindre et à récriminer. Mais, par degré, ses récriminations se firent moins fréquentes et, pour finir, il cessa tout à fait de se plaindre. Après un moment, Eidwyll commença à s'inquiéter à propos de cette odeur infecte auprès d'Eidiol et il se vit répondre que cette dernière avait cessé ou, que tout au moins, qu'il n'était plus contrarié par elle.

« Ah ! » dit Eidwyll « c'est comme je te l'ai dit : l'habitude fait accepter n'importe quoi à n'importe qui et les usages facilitent les choses. »

Il expliqua ensuite à Eidiol toute l'histoire dans les moindres détails.

Après avoir écouté ce qu'il avait à lui dire, Eidiol lui répondit :

« Puisse Dieu me venir en aide afin que je n'aie plus jamais affaire à toi ; tu peux rester où tu es et tel que tu es, mais je ne me laisserai pas corrompre par toi et je ne me familiariserai pas avec ce qui ne convient pas à un homme respectable, sage et averti. »

Il cessa immédiatement toute relation avec Eidwyll, le considérant désormais comme une personne peu fréquentable.

D'où les proverbes :

« L'habitude est une seconde nature. »

« L'habitude est d'abord un fil d'araignée : une fois prise, elle est plus solide qu'une corde « Mieux vaut tenir le Diable dehors que le mettre à la porte. »

« Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes mœurs. »

« L'habitude peut tout rendre familier à l'homme, comme l'homme avec une charogne dans la manche ; quand il s'y fut habitué, il s'y résigna. »

« La perversité de l'habitude vous endort dans son lit jusqu'à votre mort, abstenez-vous donc de prendre de mauvaises habitudes, rejetez-les, et n'allez pas où vous pourriez être corrompu, fuyez cela, comme Eidiol a fui Eidwyll. »

« Une mauvaise habitude peut finir par devenir la norme et les habitudes ont la vie dure. »

Que chaque chrétien sage et consciencieux, ainsi que chaque homme soit mis en garde contre l'accoutumance au malin. Et qu'il en soit ainsi à jamais.

Ceinan, fille de Ceinwawr

Il y eut, jadis, une damoiselle de la race royale des Cymry, dont le nom était Ceinan, fille de Ceinwawr. Elle était la plus belle des jeunes filles sous le soleil, et la renommée de sa beauté s'étendait très loin. Tout le monde parlait d'elle et espérait l'apercevoir. Mais, avant de la voir, chacun se hasardait à des hypothèses au sujet de sa beauté. L'un l'imaginait aussi belle que la neige tombée pendant la nuit, un autre supposait que son teint était comme l'écume des vagues, d'autres qu'il était de la couleur éblouissante d'un mur blanchit à la chaux lorsqu'il réfléchit les rayons du soleil levant. Ses joues devaient être plus charmantes que des roses, où l'on pouvait voir le rouge et le blanc adoucissant et exhaussant l'autre. Ses lèvres étaient supposées s'approcher de la couleur éclatante de l'aube rougeoyante au moment où elle se fond dans la lumière resplendissante d'un matin d'été. La pâleur et le rouge de ses joues se superposaient tour à tour, si bien qu'on ne pouvait les différencier. Ses cheveux étaient comparés à toute couleur dorée ; on disait que ses yeux bleus étaient plus étincelants que les étoiles du firmament, et, par respect pour sa réputation et pour les convenances, personne n'osait supposer la puissance de son charme.

Ainsi, ceux qui ne l'avaient pas vue s'imaginaient-ils sa beauté. Malgré tout, ceux qui la virent lui découvrirent tous une imperfection ; l'un la peignit avec du blanc pour la rendre plus belle, un autre lui colora

les joues avec du rouge pour lui donner un teint plus relevé, un autre ajouta du vermillon sur ses lèvres, un autre noircit ses sourcils et un autre lui teignit les cheveux. « Elle est trop petite ! » dit l'un. « Elle est trop grande ! » dit l'autre. Tout le monde voulait améliorer son apparence selon son propre goût et ce qui était considéré par l'un comme une tare, relevait de la beauté pour un autre.

Lorsqu'elle fut peinte selon les idées de chacun, on n'y découvrit que de la laideur et de la difformité ; même sous la lumière du soleil, aucune trace de sa beauté originelle ne restait perceptible. Elle devint odieuse et désagréable aux yeux du monde entier ; il n'y eut plus personne pour lui trouver le moindre charme ; plus personne n'alla la visiter. Tous fermaient les yeux à sa vue, la considérant comme la créature la plus repoussante qui soit. Quand Ceinan s'aperçut qu'elle était traitée sans considération et qu'elle se demandait pourquoi plus personne ne demandait plus sa main comme autrefois, elle alla se regarder dans un miroir. Elle vit comment elle avait été coloriée et peinte ; elle fut frappée de stupeur par ce qu'on lui avait fait ; elle s'indigna de ne pouvoir se reconnaître. La première idée qui lui vint à l'esprit au milieu de cet embarras, fut d'aller se laver afin de se débarrasser de cette matière avec laquelle elle avait été enduite. Quand ce fut fait, l'expression de son visage avait regagné sa beauté habituelle, et elle fut à nouveau admirée comme auparavant, même par les personnes qui avaient modifié le travail de Dieu

comme narré ci-dessus. Et ces mêmes personnes, bien que ne l'ayant pas aimée avec ce qu'elles lui avaient accordé, la déclarant vilaine et sinistre ; ils ne voulaient pas reconnaître l'indécence de ce qu'ils lui avaient fait, comme il est difficile au fou de reconnaître sa folie ou de confesser sa faute ; seul le sage cherche la rédemption. Ainsi devons-nous respecter la vérité ; tous les hommes disent qu'ils aiment la vérité, néanmoins tout le monde la défigure selon sa propre envie, jusqu'à ce qu'elle prenne totalement la forme d'un mensonge détesté de tous. Mais, comme la vérité est avide de lumière, elle se débarrasse de ce qui la masque en dépit de tous les obstacles, et quand elle réapparaît à la face du monde, sa beauté et son charme sont admirés comme auparavant, exception faite de ceux qui voulaient la gêner par des mensonges et détruire sa beauté par des artifices. En ce qui concerne les hommes de ce caractère, il est dit qu'ils seront les dernières personnes au monde à confesser leur faute, à avouer qu'ils étaient dans le mensonge, qu'ils s'étaient trompés ou induits en erreur. Selon le proverbe :

« Celui qui a protesté avoir raison, ne reconnaîtra jamais sa faute. »

« Celui qui a juré que la corneille était blanche ne reconnaîtra pas qu'elle est noire, même s'il sait aussi bien que tout le monde qu'elle est noire. »

« Celui qui déçoit les autres, se déçoit davantage lui-même. »

« Tous recherchent la vérité et néanmoins nul ne peut l'accepter pour ce qu'elle est. »

« Celui qui prend l'habitude de dire des mensonges finira lui-même par croire qu'ils sont vrais. »

Le roi Arthur et le demi-homme **(par Taliésin, d'après Iolo Morganwg)**

Alors que le roi Arthur se promenait, dans les premières heures de l'aube du premier jour de l'été, le long des prairies qui sentaient bon le trèfle, les arbres étaient en pleine floraison et toutes les fleurs au paroxysme de leur beauté. Dans chaque bosquet, on entendait des chants d'oiseaux mélodieux et sur chaque branche feuillue de chaque clairière sur une distance de trois traits de flèche autour de la cité royale de Caerleon sur Usk. Le cœur du roi se réjouissait de sentir le charme et la douceur de l'air ainsi que le calme éclat naissant d'un brillant jour d'été. Le roi Arthur aperçut un objet lointain qui s'approchait dans de pathétiques et faibles efforts, de telle sorte qu'on aurait supposé qu'il n'avancerait pas plus de trois pas de troglodyte en une année et un jour. Tout à son plaisir, le roi Arthur jeta un regard autour de lui, mais n'eut pas le moindre égard pour la faible créature qu'il avait vue au loin et qui semblait sur le point de mourir. Pourtant, un peu plus tard, alors qu'il reportait son attention sur le vallon, il aperçut à nouveau l'objet qui avait attiré son attention auparavant : celui-ci approchait de plus en plus de lui et se déplaçait plus rapidement bien qu'il semblât toujours aussi faible et informe. Le roi Arthur regarda autour de lui, mais continua à méditer sur sa revanche sur les Saxons et leur extermination totale, lorsque, regardant à nouveau, il aperçut la forme avortée d'un demi-homme

qui venait à sa rencontre. Il n'y avait rien dans son apparence qui pouvait intimider Arthur. Il continua à écouter les chants des oiseaux jusqu'à ce que le demi-homme soit suffisamment près de lui pour le saluer :

« Bonjour à toi, Roi Arthur. »

« Bonne journée à toi également, demi-homme. Que veux-tu ? »

« Je veux lutter un peu avec toi. »

« Quelle gloire aurais-je à lutter contre toi ? »

Et le roi Arthur reporta son attention sur la verte barbe fleurie de la pelouse.

« Tu t'en repentiras, » dit le personnage difforme et il s'en alla.

Le lendemain, le roi Arthur retourna au même endroit, accompagné de Trystan, fils de Tallwch, et de Taliésin, chef des bardes, et le demi-homme revint comme la veille.

« Combats avec lui, » dit Taliésin « afin qu'il soit soumis avant de devenir un homme parfait. »

« Je ne tirerai aucune gloire à combattre une chose aussi informe que cela, » répondit le Roi Arthur et il s'en alla le long des prés.

Donc l'être informe défia Trystan et Trystan sur le conseil de Taliésin, s'approcha et lui dit : « Pourquoi devrais-je te combattre ? »

« Pour ta tête Trystan, » dit le personnage difforme.

Ensuite Trystan, sur le conseil de Taliésin, se battit avec lui et le jeta à terre.

« Tu as gagné ma tête, » dit le demi-homme.

« Oui, » répondit Trystan, « mais quel bien pourrais-je en tirer ? »

« Si tu me laisses l'avoir pour un certain prix, tu recevras une rançon. »

« Je ne désire la tête de personne, » répondit Trystan, « sauf qu'estropier son pied est plus rapide qu'équitable. »

La souris et le chat

Alors qu'elle se promenait dans une taverne, une vieille souris tomba accidentellement dans un réservoir de vin qui se trouvait en face des cuves. Elle cria de toutes ses forces pour demander de l'aide. À ces cris, le chat accourt et demande ce qui se passe ; la souris répond :

« Ma vie est en danger et j'ai besoin d'aide pour m'en sortir. »

Le chat l'interroge :

« Qu'est-ce que tu me donneras contre ton sauvetage, sous réserve que je te sorte de là ? »

« J'accepterai tes conditions quelles qu'elles soient. »

Alors le chat lui dit :

« Si tu veux que je t'aide, ce sera à la seule condition que tu viennes à moi immédiatement dès que je t'appellerai. »

« Je le ferai de bon cœur, » répondit la souris.

« Donne-moi ta parole, » dit le chat.

Et la souris promet qu'elle ferait ce que voudra le chat, quoi qu'il veuille. Le chat allonge alors sa patte, sort la souris du réservoir et lui laisse la liberté afin qu'elle puisse s'enfuir.

Quelques jours plus tard, le chat, alors qu'il errait affamé à la recherche de quelque chose à manger, se

souvint de son accord passé avec la souris. Il se hâte donc jusqu'à l'endroit où il savait que se trouvait sa cachette. Il l'appelle de sa voix la plus forte possible :

« Souris, selon notre accord, viens à moi ! »

« Qui es-tu ? » demande la souris.

« C'est moi le chat, » répond-il, « ne m'as-tu pas donné ta parole et juré que tu viendrais à moi sans tarder dès que je t'appellerai ? »

« C'est juste, » répond la souris, « sauf que j'étais ivre alors, et donc je ne remplirai pas ma part du marché. »

Ainsi, beaucoup de gens, lorsqu'ils sont accablés par la maladie ou exposé au danger, promettent formellement de se corriger et de ne plus vivre dans le péché ; mais lorsqu'ils sont sortis d'affaire, ils n'honorent pas leurs promesses, prétextant : « Oui, mais nous étions alors en danger. »

Et ils ne respectent pas leur parole. Comme on le raconte aussi de ce marin qui, submergé par la tempête et craignant pour sa vie, fit le vœu solennel que, s'il s'en sortait, il serait un homme bon pour le restant de ces jours. À peine le navire arrive au rivage, le laissant sain et sauf sur la terre ferme, qu'il s'exclame : « Aha ! en fait, je plaisantais, ce n'est pas maintenant que je vais devenir un homme de bien¹⁵. »

¹⁵ La fable ci-dessus est tirée d'un manuscrit écrit par Iolo Morganwg qui l'a copié de la collection de proverbes d'Owain Myvyr, elle-même extraite d'un ancien parchemin manuscrit écrit vers l'an 1300.

Table des matières

CADOC, LE DRUIDE	4
LES DICTS DU DRUIDE CADOC	9
Les Dicts de la Corneille — (CXI)	9
Le cercle du monde et de la vie — (XCIII)	11
Triades — (CLXXVII)	11
Taliésin et Cadoc — (CLXXV)	16
Conseils que Cadoc donna à son élève Taliésin, chef des poètes, avec sa bénédiction — (CXVIII)	17
Des forces — (XV)	17
Autres forces — (XVI)	18
Autres forces — (XIX)	18
Des choses haïes de Cadoc — (XI)	19
Aphorismes — (I)	20
Aphorismes — (III)	21
Conseils — (VI)	21
Autres Conseils — (VII)	22
Maximes — (XXIII)	23
Autres maximes — (XXX)	24
Maximes de Cadoc — (XXXVII)	24
Autres maximes — (LVII)	25
Autres maximes — (LXIX)	26
Autres maximes — (LXX)	27
Sept questions faites par Cadoc à sept sages de son école à Llanfeithin et leurs réponses — (LXXXVII)	28

Conseils — (LXXXIV)	29
Les meilleures choses — (XCV)	30
Les meilleures choses — (XCIX)	31
Sept personnes qui mènent le monde à sa perte — (CX)	32
Idées — (CXI)	32
Les qualités qu'on doit choisir exprimées par Cadoc à son père Gwilliw, soldat, fils de Glywis, fils de Tegid, fils de Cadell Deyrnllwg — (CXIX)	33
Les quatre vices du premier rang — (CXXI)	34
Conseils conditionnels — (CXXII)	35
Suppositions — (CXXIV)	36
Des uns et des cents — (CXXVII)	39
Douze questions que Cadoc posa à ses disciples — (CXXIX)	40
Conseils relatifs à la santé et à la vie — (CXXX)	42
Conseils que Cadoc donna à Arawn, fils de Cynfarch, roi du nord du Pays de Galles, lorsqu'il quitta son abbaye — (CXXXIV)	43

FABLES DE CATTWG LE SAGE, FILS DE
GWYNLLIW, FILS DE GLYWYS, FILS DE TEGID,
LUI-MÊME FILS DE CADELL DEVRNLLWG

La taupe et l'alouette	45
L'homme qui tua son lévrier	47
Les deux truites	49
La cigale et la fourmi	51
Le chasseur et le tonnelier	53
Le forgeron qui avait une bonne renommée	55
Le porc et le coucou	57
La vieille femme et le fil	60
Le pigeon ramier et la pie	62

L'homme et la souris	64
L'homme avec une charogne dans la manche	69
Ceinan, fille de Ceinwawr	73
Le roi Arthur et le demi-homme (par Taliésin, d'après Iolo Morganwg)	77
La souris et le chat	80



© Arbre d'Or, Genève, avril 2001
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : une vision des druides au XIX^e siècle
Composition et mise en page : © ARBRE D'OR PRODUCTIONS